

diurétiques (<sup>1</sup>), quand la congestion est aiguë; et, si elle est habituelle, sur une congestion dérivative établie dans un système de capillaires dont la distension importe peu à la vie.

#### § 4. — Congestions utérines

La vascularité comme érectile de l'utérus, vascularité que l'état de grossesse et l'état morbide exagèrent et mettent en relief, rend compte de la fréquence de ses congestions. La congestion utérine intervient dans toutes les maladies de cet organe, même dans des maladies mécaniques, comme acte initiateur, préparatoire, ou comme complication. Le traitement des congestions est donc, on peut le dire, la clef de la thérapeutique utérine; puisque, si l'on en triomphe, on a fermé la porte à la métrite et à la plupart des altérations de nutrition, qui, changeant le volume et le poids de cet organe, le déplacent dans un sens ou dans l'autre. Le professeur Courty, dont l'ouvrage sur les maladies de l'utérus (Courty, *Traité pratique sur les maladies de l'utérus et de ses annexes*; Paris, 2<sup>e</sup> édition, 1876) est devenu promptement classique, a insisté sur cette importance du rôle joué par la congestion en pathologie utérine; rôle d'autant plus considérable que l'utérus, à raison de sa fonctionnalité périodique par la menstruation et de sa fonctionnalité accidentelle par la gestation, est un organe disposé exceptionnellement aux congestions. Ce fait ne doit pas être oublié dans le traitement des maladies de l'utérus; il ne doit pas l'être non plus dans celles des organes que l'état de réplétion des vaisseaux utérins influence d'une façon éloignée, mais très-réelle.

Ici encore les indications anticongestives sont prophylactiques

premier cas, elles doivent être plus abondantes. West a montré l'utilité des applications de sangsues au vertex chez les enfants en état de congestion cérébrale, lorsque la fontanelle est soulevée par des pulsations, que les carotides battent avec force, que la pupille est contractée, qu'il y a de l'aversion pour la lumière, etc. Évaluant à 8 gram. la quantité de sang retirée par une sangsue de taille moyenne, il en applique autant que l'enfant a de fois trois mois d'âge, et arrête l'écoulement dès que la sangsue est tombée, pour savoir au juste la quantité de sang qui est soustraite. (Ch. West, *Leçons sur les maladies des enfants*, trad. d'après la 6<sup>e</sup> édition anglaise, par Archambault; Paris, M DCCC LXXV, p. 56.)

(<sup>1</sup>) 333. Sandras a signalé chez les enfants la chute rapide d'accidents cérébraux à la suite d'une diurèse. On comprend que si ces accidents dépendent d'un épanchement séreux, à quelque degré qu'il existe, les diurétiques puissent agir de cette façon, et l'on comprend aussi que ce moyen de spoliation sanguine indirecte et de révulsion ait son utilité dans les états congestifs du cerveau.

ou curatives. Un bon gouvernement des fonctions et de l'activité de l'utérus, l'interruption des rapports sexuels, l'absence d'ébranlements mécaniques de l'organe, un soin particulier à bien régler le flux cataménial, la précaution de rester au repos pendant sa durée et de ménager l'exercice jusqu'à ce que la fluxion que chaque époque menstruelle entraîne à sa suite se soit dissipée, préviennent les congestions de l'utérus. Se sont-elles produites, des sangsues aux aines, mais surtout au col de l'utérus, des bains, des émollients, en viennent à bout sous leur forme aiguë; quand elles sont chroniques, les pratiques de l'hydrothérapie (<sup>1</sup>), les bains de mer, les révulsifs cutanés, conviennent au traitement de ce genre d'accidents.

## CHAPITRE II

### Olighémie ou anémie générale ou locale

#### ARTICLE I<sup>er</sup>. — OLIGHÉMIE GÉNÉRALE

Si l'existence d'une sorte de pléthore caractérisée par l'augmentation de la masse du sang, abstraction faite de tous changements dans les proportions de ses principes constituants, a pu être contestée, on ne saurait mettre en doute que, dans un bon nombre de cas, la quantité de ce fluide ne s'abaisse au-dessous de l'état normal; c'est là ce qu'on peut appeler l'*olighémie*. Elle naît dans des conditions diverses; mais ce sont presque toujours des hémorrhagies brusques ou successives qui lui donnent naissance.

J'ai dit plus haut avec quelle ardeur les physiologistes se sont efforcés d'arriver à une détermination précise de la relation qui existe entre le poids du corps, aux divers âges et dans les différentes espèces, et le poids de la masse sanguine qu'il contient. La diversité des résultats obtenus en infirme complètement la valeur. Les uns, en effet, avec Wanner, évaluent ce rapport à  $\frac{1}{35}$ ; les autres, comme Haller et Valentin, à  $\frac{1}{15}$  seulement. Aujourd'hui on s'accorde généralement à admettre entre

(<sup>1</sup>) 334. M Courty conseille, dans ce cas, les douches sur les lombes, les fesses, les flancs; les douches sur le col utérin lui semblent dangereuses; les bains de siège froids, avec irrigations vaginales simultanées, lui paraissent aussi avoir leurs avantages dans la congestion utérine. (Courty, *op. cit.*, p. 462.)

le poids du sang et celui du corps le rapport de  $\frac{1}{12}$ , et on considère le poids du sang chez un adulte pesant 60 kilogr. comme représenté par environ 5 kilogr. Au reste, ce problème, digne d'attention au point de vue de la physiologie, n'offre qu'un intérêt médiocre à la thérapeutique, qui puise bien moins ses indications dans l'appréciation de la quantité de sang soustraite par une hémorrhagie que dans la nature et la gravité des symptômes qu'elle laisse à sa suite.

Quand les accidents dus à une perte de sang ne marchent pas avec une extrême rapidité, que l'hémorrhagie peut être arrêtée par des moyens chirurgicaux ou médicamenteux, tout se borne à une anémie consécutive dont les ferrugineux, les toniques, une bonne hygiène, viendront facilement à bout. Mais il n'en est pas toujours ainsi, l'hémorrhagie marche quelquefois avec une telle brusquerie et une telle violence que la vie est directement et immédiatement menacée dans sa source; les moyens ordinaires seraient impuissants à la conjurer et il faut recourir à une ressource héroïque: je veux parler de la transfusion du sang.

Imaginée et décrite au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle par Lower et Libavius, la transfusion fut pratiquée pour la première fois par Denis, en 1667, sur un maniaque, et avec une remarquable innocuité, quoiqu'il ait eu recours à du sang de veau. Enhardi par cet exemple, un certain nombre d'expérimentateurs renouvelèrent ces essais; ceux-ci furent assez décourageants pour justifier des prohibitions juridiques et religieuses. Deux années, en effet, s'étaient à peine écoulées depuis la tentative du chirurgien Denis, qu'un arrêt du Châtelet défendit, sous des peines sévères, de pratiquer la transfusion chez l'homme. Cette opération rentra dès lors dans le domaine de la vivisection. On connaît les beaux travaux de Prévost et Dumas, de Gaspard, de Burdach, sur cette question de physiologie. Ils eurent pour résultat de mieux déterminer les conditions dans lesquelles la transfusion doit être pratiquée pour être inoffensive, et ils préparèrent ainsi la restauration de ce moyen thérapeutique, un instant discrédité et par ses dangers et par l'emploi intempestif qui en avait été fait dans un grand nombre de cas.

De nos jours, une réaction véritable s'opère en faveur de cette opération; mais, comme d'habitude, elle tend à dépasser le but, et l'on doit s'efforcer aujourd'hui, tout en démontrant l'utilité de cette pratique, d'en limiter soigneusement les indications.

En Angleterre et en Amérique, la presse enregistrait de temps à autre des tentatives de ce genre; mais on ne leur accordait chez nous qu'une attention distraite ou incrédule, lorsqu'en 1857

Nélaton communiqua à la Société de chirurgie un cas de transfusion pratiquée par lui, pour une métrorrhagie qui menaçait de devenir promptement mortelle. La malade succomba, il est vrai, le septième jour, à une métror-péritonite puerpérale; mais la transfusion devait être mise hors de cause, et elle avait conjuré avec une merveilleuse rapidité les accidents très-menaçants de l'olighémie hémorrhagique. Comme il arrive toutes les fois qu'un résultat thérapeutique important se présente sous le patronage d'un nom considérable, le branle était donné et la presse médicale ne tarda pas à signaler des essais de même genre. Nous citerons les deux transfusions pratiquées avec succès, pour des cas de métrorrhagie, par Bellasis, Malfen et Sacristan; celle de Simon, dont le résultat malheureux fut d'autant plus regrettable qu'elle n'était peut-être pas complètement indiquée; l'observation communiquée, en 1851, à l'Académie de médecine, par Monneret et Chassaignac; celle, si remarquable à tous les titres, qui fut présentée, en 1852, à l'Institut, par Devay et Desgranges (de Lyon), etc. Le succès n'avait sans doute pas couronné toutes ces tentatives; mais le bilan de la transfusion, envisagée comme moyen thérapeutique, est déjà assez encourageant pour qu'on doive la regarder comme une ressource dont on ne saurait désormais se passer dans certains cas d'hémorrhagie grave.

Nous allons donc étudier avec soin cette opération, au double point de vue de ses indications et de son manuel opératoire.

1<sup>o</sup> *Indications.* — Jusqu'ici les hémorrhagies graves, dont on ne pouvait se rendre maître autrement, et particulièrement les métrorrhagies, étaient demeurées le domaine exclusif de ce moyen thérapeutique, et il est hors de discussion que la transfusion est alors une ressource méthodique et régulière, qu'il est non-seulement permis d'employer dans les cas pressants, mais dont l'omission engagerait gravement la responsabilité du praticien.

Peut-on étendre plus loin les applications de la transfusion et imiter la pratique de certains médecins d'Allemagne et d'Amérique, qui n'hésitent pas à y recourir dans l'anémie, certaines formes de l'aliénation mentale, voire même la syphilis (!). En ce qui concerne l'application de la transfusion sanguine à l'aliénation mentale, ces tentatives, dont le médecin italien Livi a entre-tenu le Congrès des aliénistes qui s'est tenu à Imola, en 1874, ne sont que des hardiesses justifiées à peine par l'innocuité qu'elles ont rencontrée, et elles n'ont pas d'ailleurs pour elles une induction légitime, l'influence de la qualité du sang sur la régularité des actes intellectuels n'étant rien moins que démontrée. Quant à la syphilis, les inaugurateurs de cette pratique ne se sont sans doute pas assez demandé s'ils auraient consenti à s'y soumettre